

tacle des aimables visages des trois enfants ? Bientôt le gazouillement d'oiseau des chers petits acheva l'œuvre. Pas un mot de reproche ne fut prononcé et la réconciliation parut complète.

Plusieurs jours s'écoulèrent gaîment, très-gaîment même !

Je trouvais le temps si court, en cette radieuse compagnie des enfants, que ma sœur me surprit beaucoup en m'annonçant, un matin, qu'il y avait déjà sept jours écoulés depuis son arrivée à Isfendic, et qu'il lui fallait songer au retour à Rennes.

Sa contenance décelait un tel embarras que, sur le champ, je m'attendis à une confidence pénible.

— Qu'y a-t-il ? interrogeai-je. Rien de malheureux, je l'espère ?

Mes paroles sonnaient faux. Rose se sentit devinée.

— Martine, dit-elle, tu ne te trompes pas.

Je préfère te dire tout d'un seul coup. André s'est engagé dans de grandes spéculations, dont il est sûr de retirer un magnifique bénéfice ; mais il lui faut de l'argent. Tout ce que nous possédons est déjà engagé. Il compte sur notre père.

— Y songes-tu ? Et ses propres affaires ?

Voudrais-tu, surtout, compromettre l'heureuse réconciliation obtenue depuis si peu ?

— Ce n'est pas mon intention, crois-le : mais la nécessité...

— Réfléchis bien, Rose, interrompis-je. Rien de bon ne peut résulter de cette demande. Ne la fais pas.

— Puis-je t'obéir ? Et André ?

— André, m'écriai-je avec impétuosité, André veut-il donc détruire le repos de notre père comme il a détruit le bonheur de ses parents.

— Oh ! Martine ! dit Rose en fondant en larmes.

J'étais déjà revenue à moi. Je rougis de m'être ainsi laissée emporter au delà des plus strictes convenances. J'essayai de faire diversion au trouble où j'avais jeté Rose en l'interrogeant sur les projets d'André, promettant d'appuyer sa demande de tout mon pouvoir. Mais ma sœur ne put rien m'apprendre.